

DÉFINITIONS

Comment a-t-on défini la conscience ?

« La conscience, dit *Royer-Collard*, est la faculté par laquelle nous sommes sans cesse avertis de ce qui se passe en nous. »

Pour *Guizot* : « La conscience est cette faculté qu'a l'homme de contempler ce qui se passe en lui, d'assister à sa propre existence, d'être pour ainsi dire spectateur de lui-même. »

Alors que pour *Spinoza* : « C'est l'organisme observant lui-même ses modifications et percevant leurs rapports. »

Nous définirons la conscience : *la connaissance du moi dans ses rapports avec les excitations tant externes qu'internes.*

Comment arrivons-nous à cette connaissance ?

Nous avons vu que les premières idées commencent avec les premières sensations associées. Si ces premières sensations associées peuvent donner lieu à des idées quelconques, elles peuvent tendre aussi à la connaissance du moi et à l'association de cette connaissance à celle des faits et du monde extérieur.

Il est facile de voir que les premières notions que peut avoir l'enfant aboutissent à la connaissance de lui-même, et cela forcément, car il ne commence pas par connaître autrui, les sensations, les impressions, les idées d'autrui.

C'est lui, toujours lui qui est présent à lui-même, dès que son cerveau commence à travailler, à élaborer, à réagir.

Les images qui naîtront, les idées qui se présenteront chez lui, vagues, indécises, sans lien au début, tendront à adapter son organisme, ses mouvements, ses actes, à des fins, à un but.

Ce n'est pas instantanément que les idées et les mouvements de l'enfant seront coordonnés ; c'est après mille tâtonnements, mille erreurs (qui conservés dans son souvenir et comparés entre eux lui donneront la connaissance de lui-même), qu'il sera amené à une adaptation qu'il jugera supérieure à toutes les autres. Ces tâtonnements et ces erreurs qui existent dans la coordination des mouvements se produisent aussi dans la coordination des images.

Bien des mouvements, bien des actes, ne seront conscients chez l'enfant, c'est-à-dire ne donneront lieu à un phénomène d'élaboration physique, que pendant la période de coordination, d'apprentissage.

Certes, il est des mouvements coordonnés et des aptitudes que l'être apporte en naissant ; encore faut-il peut-être un certain degré d'élaboration psychique pour que quelques-uns de ces mouvements se produisent, pour que quelques-unes de ces aptitudes se manifestent.

Le poussin qui vient de naître conserve assez d'aliments nutritifs, pour que sa mère, en picotant le grain de mil mis à sa portée, lui suggère l'idée d'un pareil mouvement. Et chez les mammifères, les femelles attirent leur nouveau-né vers leurs mamelles ; les mouvements de succion sont probablement seuls transmis héréditairement. (Ce n'est qu'après plusieurs tétées que l'animal réclame ou recherche la mamelle.)

L'enfant qui naît a beau posséder en puissance un certain nombre d'agrégats, ces derniers sont inconscients ; et sa connaissance du moi ne vient petit à petit qu'au fur et à mesure que travaille son cerveau. Nous avons dit que ce n'était qu'après mille erreurs que se coordonnaient ses mouvements ; ce n'est encore qu'après mille erreurs qu'il arrive à la connaissance du moi.

« Ainsi notre idée de notre personne est un groupe d'éléments

coordonnés dont les associations mutuelles, sans cesse attaquées, sans cesse triomphantes, se maintiennent pendant la veille et la raison, comme la composition d'un organe se maintient pendant la santé et la vie. Mais la folie est toujours à la porte de l'esprit, comme la maladie est toujours à la porte du corps, car la *combinaison normale n'est qu'une réussite* ; elle n'aboutit et ne se renouvelle que par la défaite continue des forces contraires. Or, celles-ci subsistent toujours ; un accident peut leur donner la prépondérance ; il s'en faut de peu qu'elles ne la prennent ; une légère altération dans la proportion des affinités élémentaires et dans la direction du travail formateur amènerait une dégénérescence. Morale ou physique, la forme que nous appelons régulière a beau être la plus fréquente, c'est à travers une infinité de déformations possibles qu'elle se produit. — On peut comparer la sourde élaboration dont l'effet ordinaire est la *conscience* à la marche de cet esclave qui, après les jeux du cirque, traversait toute l'arène, un œuf à la main, parmi les lions lassés et les tigres repus ; s'il arrivait, il recevait la liberté. Ainsi s'avance l'esprit à travers le pêle-mêle des délires monstrueux et des folies hurlantes, presque toujours impunément, pour s'asseoir dans la *conscience véridique* et dans le souvenir exact. » (*Taine, De l'Intellig.*, t. II, p. 230.)

« Comment se fait-il que l'esclave arrive si souvent au terme ? » C'est grâce, dirons-nous, à la loi inéluctable d'évolution et de sélection, loi nécessaire, sans laquelle la vie ne saurait exister.

« Tel objet est utile à notre existence, et alors il provoquera une émotion de plaisir. Tel autre objet est nuisible, et alors il provoquera une émotion de douleur.

Et, vraiment, il serait absurde qu'il en fût autrement. Concevrait-on un nouveau-né qui aurait de la répugnance pour le lait. Concevrait-on un individu à qui les brûlures de la peau feraient éprouver une sensation agréable ? Le plaisir et la douleur sont étroitement liés à nos besoins. La douleur de la faim, le plaisir de l'apaiser, nous indiquent que notre organisme a

besoin d'aliments. Le dégoût, la frayeur, sont des sentiments qui nous protègent contre les dangers innombrables du milieu ambiant, et qui nous avertissent de ce qu'il faut éviter. Si aucun plaisir n'accompagnait l'union des sexes, est-ce que la conservation de l'espèce serait assurée ?

Faisons l'hypothèse (absurde) d'un homme qui serait livré à son intelligence seule, ayant des sensations et perceptions très précises quant à la notion des objets, mais qui ne ressentirait aucune émotion, soit douleur, soit plaisir, par le fait des excitations extérieures : cet homme ne pourra, quelque intelligence qu'on lui suppose, protéger longtemps son existence. Comme il ne sentira ni la douleur, ni la fatigue, ni la faim, s'il se blesse, il malmènera sa blessure au point qu'elle s'enflammera et deviendra mortelle ; s'il marche ou s'il travaille, il se fatiguera et s'épuisera jusqu'à ce que les muscles ne puissent plus se contracter. Il ne mangera que par raison, et il mangera peut-être plus que de raison, puisqu'il ne sentira ni la faim, ni la satiété après le repas. Les poisons lui paraîtront aussi bons à manger que les meilleurs aliments. Si le froid ou la chaleur l'atteignent, il mourra de chaud ou de froid, car il sera forcé de consulter le thermomètre pour savoir s'il doit être vêtu avec des vêtements épais ou légers. En un mot toute son intelligence, toute son attention, toute sa science, mises à contribution, ne sauraient remplacer que d'une manière extrêmement imparfaite les émotions innées de plaisir et de douleur. » (Ch. Richet, p. 142, *Psych. génér.*)

Eh bien ! non seulement nous avons, grâce à la transmission héréditaire, les mêmes sensations, caractères, aptitudes, que nos semblables, mais encore les mêmes centres d'association qui nous conduisent à des coordinations de mouvements et à des élaborations de pensées à peu près identiques.

Malgré toutes les forces accumulées pour maintenir les êtres sous l'empire de la loi d'hérédité et d'évolution, il arrive parfois qu'un d'eux s'en écarte et sort de la sélection naturelle ; toutes les forces de la nature sont alors immédiatement coalisées

contre lui et tendent à le faire disparaître. Ainsi, lorsqu'un individu monstrueux soit anatomiquement, soit intellectuellement, vient au monde et grandit, il est fatalement destiné à disparaître.

Supposons un être qui aurait des sensations identiques à celles de ses semblables, mais qui de leurs associations arriverait à la conception monstrueuse de son moi ; qu'arriverait-il ? il serait vite rayé du cadre des humains.

Est-il nécessaire de rappeler Vacher, le tueur de bergers. Non seulement il n'avait pas des sensations pareilles à celles des autres hommes ; mais encore il avait une connaissance de soi-même (conscience) monstrueuse, puisqu'il se proclamait l'envoyé de Dieu sur la terre.

En résumé, la conscience claire, distincte, qui s'affirme d'elle-même, c'est la connaissance coordonnée de soi-même au moyen de sensations et d'agrégats coordonnés, connaissance elle-même coordonnée, qui pousse à des mouvements et à des actes coordonnés en vue d'une fin et d'un but coordonnés.

ÉTUDE DU PHÉNOMÈNE

Comment allons-nous donc expliquer ce phénomène de conscience ? Nous avons vu que la sensation était nécessaire à la conscience, mais que la réciproque n'était pas vraie ; nous allons considérer deux choses :

- 1° La sensation qui est l'élément de la conscience.
- 2° La connaissance du moi.

La sensation se rattache, comme nous l'avons dit précédemment, à la désintégration et réintégration des cellules nerveuses ou mieux aux phénomènes physico-chimiques qui se passent en elles, l'intensité de cette sensation étant en rapport avec l'intensité du phénomène physico-chimique ; toutes les fois qu'il y aura désintégration et réintégration, il aura sensation ; et toutes les fois qu'il y aura élaboration, il y aura désintégration et réintégration.

- a) La sensation peut donner lieu à une réaction automatique.
- b) La sensation peut donner lieu à une réaction psychique.

Deux hypothèses ont été faites pour expliquer les phénomènes de conscience : 1° ou les centres nerveux conscients sont distincts des autres centres nerveux ; 2° ou bien toutes les actions nerveuses sont primitivement conscientes et deviennent inconscientes par la répétition et l'habitude.

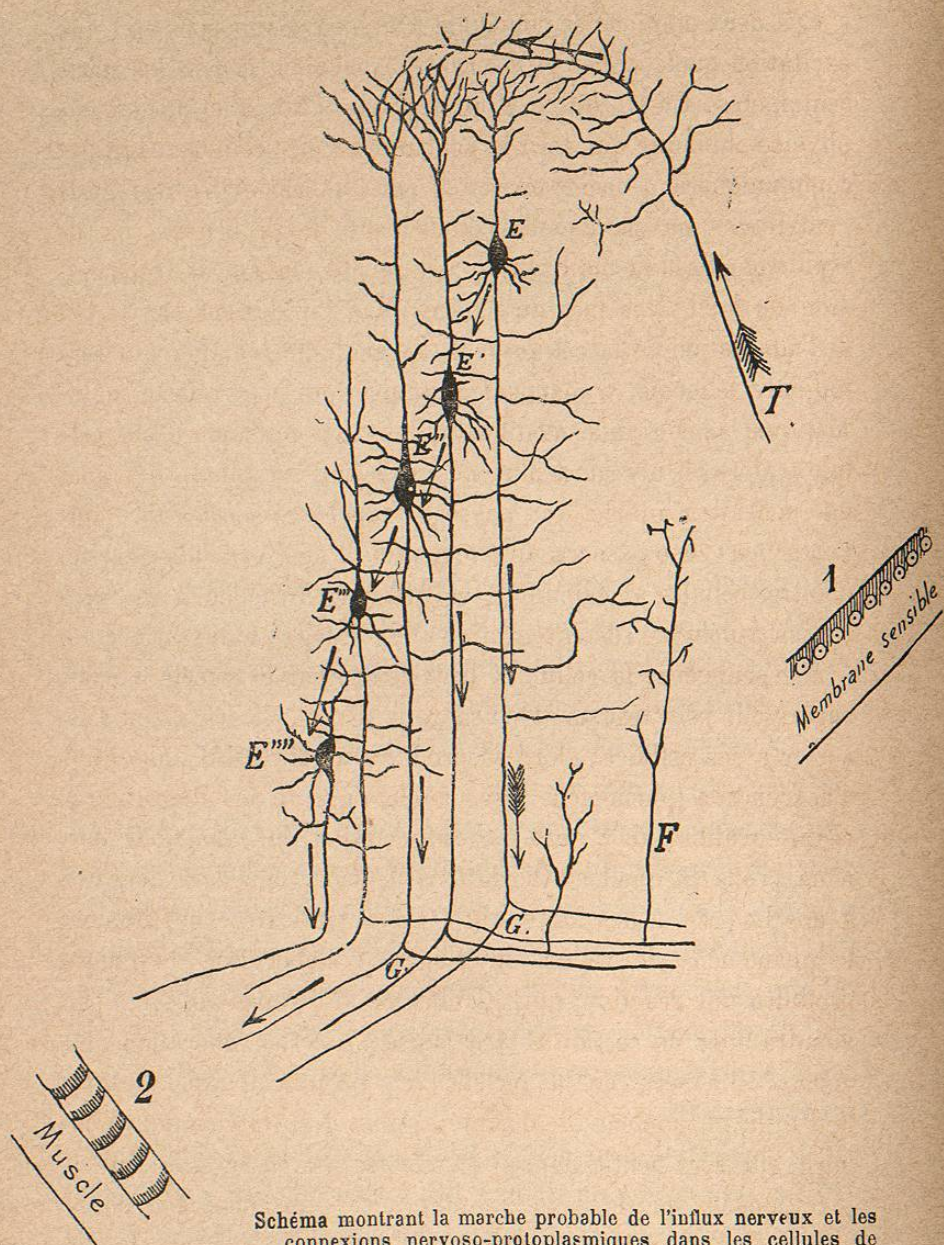


Schéma montrant la marche probable de l'influx nerveux et les connexions nervoso-protoplasmiques dans les cellules de l'écorce cérébrale.

L'excitation, partie de 1 et ayant traversé soit la moelle, soit le bulbe, vient par la fibre terminale T exciter la petite cellule pyramidale E qui transmet son excitation en 2 soit directement, soit après l'avoir communiquée en E' E'' E'''.

E petite cellule pyramidale; E' E'' grandes cellules pyramidales; E''' E'''' corpuscules polymorphes; T fibre terminale venue d'un autre centre, bulbe et moelle; F collatérales de la substance blanche; G cylindre axe bifurqué dans la substance blanche. (D'après R. y Cajal.)

Ces deux opinions se concilient très bien. Supposons en 1 une excitation quelconque; elle sera transmise en E par les nerfs centripètes. En E, cette excitation donnera lieu à un phénomène physico-chimique qui sera la sensation. Cette cellule réagira et communiquera à un muscle en 2 par l'intermédiaire des nerfs centrifuges un mouvement quelconque de préhension ou de répulsion. Si la même excitation se répète souvent, la transmission de 1 en 2 se fera de plus en plus rapidement par le fait de l'adaptation de la cellule E à un mode de réaction qui sera toujours le même, transmission qui dès lors sera réflexe, automatique, sans grande modification physico-chimique de la cellule; alors, il n'y aura plus de sensation ou plutôt il y aura une sensation infime qui passera inaperçue, c'est-à-dire que l'onde nerveuse passera directement de 1 en 2 sans aller exciter d'autres cellules avoisinantes, ce qui donnerait lieu à un processus psychique (désintégration et réintégration) senti.

Non seulement la cellule E peut réagir sur le muscle 2, mais encore elle peut transmettre son excitation en E', E'', E''' et s'associer à ces cellules; alors se produira un travail d'élaboration d'association (phénomène physico-chimique de désintégration et réintégration), il y aura une association de sensations. Or, nous avons vu que les associations de sensations donnaient lieu à des images, à des idées qui étaient senties et constituaient le phénomène de vision intérieure. L'élaboration psychique produira une réaction qui, si elle est transmise en 2, y parviendra avec un certain retard causé par cette élaboration elle-même. Elle sera de la pensée; en même temps que donnant lieu à un phénomène de désintégration et réintégration cellulaire, elle sera sentie dans le lieu même qui en sera le siège.

Supposons que la même excitation se reproduise souvent, il y aura une *association dynamique cellulaire* qui transmettra la réaction de plus en plus vite; le phénomène physico-chimique deviendra donc de moins en moins accentué, et la transmission, de sentie qu'elle était au début, deviendra de moins en moins sentie; elle finira par être réflexe, automatique; c'est